

LA DIASPORA TUNISIENNE AU FÉMININ

Le cas de Hélé Béji

ADELAIDA PORRAS MEDRANO

Un. de Sevilla

Hélé Béji (Tunis, 1948) appartient à une génération d'écrivains tunisiens de langue française caractérisés par leur formation cosmopolite et leur ouverture à la culture occidentale. En effet, les œuvres des auteurs tels que Hédi Bouraoui, Abdelwahab Meddeb, Mustapha Tlili, Mohamed Aziza ou Tahar Bekri, constituent autant d'exemples d'une parfaite hybridation culturelle qui met en relief le dialogue entre l'Orient et l'Occident. L'expatriation apparaît donc comme le trait commun le plus représentatif qui permet de caractériser la plupart des auteurs tunisiens francophones de l'actualité. De ce fait, ces écrivains « demeurent très dispersés et la majeure partie de leurs œuvres est éditée à l'étranger. Il en résulte un certain éclatement de la production, chacun cherchant sa voie propre, et d'évidentes difficultés d'accès pour les lecteurs et les chercheurs » (Tabone, 1986: 219).

Exilés de choix, de par leur origine sociale élitaine (Meddeb, Tlili, Béji), ou de force (Tahar Bekri), leur formation solide leur a permis de partager leur activité créatrice avec un intense travail d'ordre intellectuel et / ou politique. Tel est le cas de Mustapha Tlili qui fait des études à Paris, New York et Harvard, puis devient fonctionnaire des Nations Unies à New-York où il passe 13 ans (1967-1980) avant de retourner à Paris. Il est fondateur et directeur du Centre pour le Dialogue avec le Monde Islamique de l'Université de New York, où il habite actuellement.

À son tour, Mohamed Aziza, auteur de nombreux travaux sur le monde arabe et qui en tant que poète publie sous le pseudonyme de Chems Nadir, a été fonctionnaire international à l'Unesco (à Paris), Président depuis 1986 de l'Université Euro-Arabe

itinérante, sise à Paris, Chancelier de l'Académie de la poésie fondée à Vérone, et Directeur général de l'Osservatorio del Mediterraneo à Rome, où il vit dans l'actualité.

Abdelwahab Meddeb, dont l'œuvre a été traduite dans une vingtaine de langues, enseigne, de 1987 à 1995, à titre de professeur invité et maître de conférences aux universités de Genève, de Yale, de Florence et de Paris-Descartes en tant que spécialiste de littérature comparée (Europe et monde islamique), de littérature arabe francophone et d'histoire du soufisme.

Hédi Bouraoui, qui a reçu de nombreux prix littéraires au Canada, en France et en Tunisie, après avoir fait des études universitaires en France puis aux États-Unis, rejoint l'Université York de Toronto, en 1966, où il enseigne les littératures française et anglaise en se spécialisant dans les littératures africaine, caribéenne, et franco-ontarienne. En mai 2003, il est docteur honoris causa de l'Université Laurentienne (Ontario) en reconnaissance de ses contributions à la littérature canadienne et mondiale.

De son côté, l'itinéraire intellectuel de Hélé Béji rend compte de son métissage culturel : agrégée de lettres modernes, elle a enseigné la littérature à l'Université de Tunis, avant de travailler à l'UNESCO en qualité de fonctionnaire internationale, puis de fonder, en 1998, la société littéraire Collège International de Tunis, qu'elle préside actuellement et dont le but est de favoriser la collaboration entre la Méditerranée du Sud et l'Europe, ainsi que les États-Unis, dans divers domaines intellectuels. Essayiste, elle a orienté ses recherches sur la décolonisation, ce qui lui a permis d'écrire plusieurs ouvrages où elle réfléchit à propos des identités fragmentaires et multiculturelles : *Désenchantement national* (1982), *L'imposture culturelle* (1997), *Entre Orient et Occident : Juifs et Musulmans en Tunisie* (2007), *Nous, décolonisés* (2008). Son dernier ouvrage, *Islam pride. Derrière le voile* (2011), analyse des aspects concernant la situation des femmes dans le monde actuel.

Quant à sa production romanesque – jusqu'à présent elle n'a publié que deux romans-, celle-ci se nourrit de sa propre expérience, apportant un regard lucide sur son entourage (*L'œil du jour*, 1985), le tournant parfois en dérision (*Itinéraire de Paris à*

Tunis, satire, 1992) et insistant sur les rapports entre tradition et modernité, qui sont à la base de sa propre formation. D'autre part il faut signaler que, même si son œuvre se consacre de préférence à l'exploration de l'univers féminin, Hélé Béji refuse de s'enfermer dans un discours féministe.

Elle débute en littérature par un essai politique, que l'on a qualifié de vigoureux, même de percutant, *Désenchantement national* (Béji, 1982), « ouvrage qui l'a fait connaître et dans lequel elle analyse sans complaisance les désillusions cruelles et les déceptions amères liées à l'indépendance » (Têko-Agbo, 2006: 260) et « où affleurent déjà des confidences autobiographiques » (Tabone, 1986: 236), autour desquelles pivotera son premier roman, *L'œil du jour*, sur lequel je vais m'attarder.

Ce roman « représente, par sa maîtrise stylistique et sa richesse d'images, un apport fondamental à ce domaine qu'on pourrait nommer l'écriture féminine d'expression française du Maghreb » (Segarra, 1997: 91).

L'œil du jour est un récit raconté par une narratrice qui parle à la première personne et qui, tout en possédant des contours assez effacés, nous livre ses impressions à l'occasion de son retour à la maison familiale de Tunis. En effet, *L'œil du jour*, qui s'inscrit entre le lever et le coucher du soleil (et de la narratrice), est « le parcours de la dernière journée passée dans la maison de la grand-mère, au cœur de la médina tunisoise, avant le retour à Paris. (...) le début et la fin se rejoignent, dans la mesure où le roman commence et s'achève dans la chambre de la narratrice - ce qui semble confirmer le retour, à la fin du roman, de la figure inaugurale de Boutellis »¹. (Ribstein, 2008: 12).

« L'imprégnation proustienne, évidente dans ce texte, loin d'être paralysante, offre à Hélé Béji un mode d'exploration original pour célébrer la poésie d'un quotidien précieux et fragile » (Tabone, 1986: 236). En effet, ce roman où, en réalité, rien ne se passe, pivote autour de deux personnages centraux, la grand-mère, moteur du souvenir, à tel point qu'on est arrivé à comparer son rôle avec celui de la madeleine proustienne

¹ Personnification, dans la croyance populaire tunisienne, du cauchemar de la paralysie.

(et à l'assimiler à la grand-mère de Guermantes), et la narratrice puisque, malgré le peu de données qu'elle nous livre à propos d'elle-même (on sait uniquement qu'elle habite à Paris et qu'elle a enseigné à l'Université de Tunis), c'est à travers ses yeux que nous percevons l'univers décrit et c'est à travers ses réactions que nous le reconstruisons en tant que lecteurs.

Cette reconstruction se caractérise par ce que nous pourrions appeler une véritable boulimie linguistique, définie par la juxtaposition des images les plus surprenantes servant à définir la réalité la plus banale. En même temps, cette « phrase complexe, capable de cerner les sensations les plus subtiles, sait aussi se faire virulente pour dénoncer la vulgarité moderne, la pesanteur bureaucratique, l'invasion de la propagande politique » (Tabone, 1986: 236) :

C'est la figure nationale du douanier qui m'attend en bas. Une éternelle histoire de papiers, d'autorisations, de tampons, de signatures, et l'on se retrouve dans la situation grotesque du dialogue impossible, face à face avec celui qui a décidé de nous montrer sa tête de torpeur, où il s'est enfoncé comme un déprimé dans son dégoût de l'existence, pendant que silencieusement on détaille la forme de son crâne, son nez, ses mains, ses oreilles décollées, ses yeux furtifs et avachis, on se demande pourquoi ils paraissent si peu humains, et l'on sent naître en soi leur prolongement halluciné. (Béji, 1985: 68-69).

Divers procédés sont mis en jeu dans cette reconstruction romanesque, tels que la personnification des objets de la maison familiale, qui semblent doués d'une vie propre liée aux souvenirs de l'enfance,

Je les regarde en cachette, n'imaginant pas l'armoire sans ma grand-mère ni ma grand-mère sans son armoire, appuyées l'une sur l'autre, penchées comme pour une prière dont sourdent la régularité et la tranquillité du linge, l'indispensable et l'inutile rangés en des combinaisons infinies, objets tant de fois vus et qui me restent inconnus, surgis de la nuit de l'armoire comme d'une antiboîte de Pandore, [...] Cette armoire inexpugnable, veillée à son sommet comme un château fort d'opérette par les deux

fiasques d'eau de fleur d'oranger habillés de lainage rose en crochet, telles deux sentinelles cuirassées, s'ouvre avec un bruit musical de clés dès que j'en ai exprimé le désir, et je contemple, au bord crénelé de chaque tiroir, la profondeur dissimulée derrière un rangement impeccable dont elle est seule à connaître la carte d'itinéraire. (*idem*: 21-22).

et la réification des personnages, réduits par là à des objets de satire, tel que l'on a vu pour le douanier, ou tel qu'il arrive avec l'enseignante de l'Université de Tunis :

La première personne que j'y avais rencontrée était une grande femme aux regards bleuâtres, posés comme deux ternes broches sur la blancheur gonflée des deux coussinets duvetés qu'elle avait en guise de joues, et qui vacillaient de loin, au bout du couloir, au sommet de sa silhouette, dans la morne luminosité de l'interclasse. (...) Elle avait la peau blanche que l'on prête aux filles de bey telles qu'elles apparaissent dans les mauvais romans coloniaux, avec leur embonpoint naissant, leur odeur de patchouli, la sensation de pâte d'amande qu'elles procuraient dans ces époques lointaines. Elle était devenue pour moi, subtil paradoxe, l'image mythologique de la coopération française en Tunisie, comme on voit ces bustes de femme moulés dans un marbre de facture classique représentant la République française aux élections municipales. (*idem*: 85-86).

Parmi ces procédés, il en est un d'une grande efficacité, celui du dédoublement, qui permet à l'auteur d'opposer plusieurs aspects essentiels dans le déroulement du roman, en particulier le dedans accueillant de la maison familiale, seul lien véritable avec une identité que l'on voudrait retrouver, que la grand-mère personnifie et qui disparaît une fois traversé le seuil de la maison, et le dehors dont la laideur et la vulgarité empêchent toute possibilité d'identification avec l'espace natal :

J'avais toujours hâte, lorsque j'étais sortie, de rentrer à la maison, de monter les petites marches, de retrouver ma grand-mère. C'était un immense soulagement. (...) Je savais qu'elle m'attendait, avec la crainte que la nuit ne tombe avant que je n'arrive, se faisant de souci, regardant la montre sur son corsage. (...) J'entrais. L'ombre bleue du petit escalier drapait mes pieds, et repassait les marches en larges plis amidonnés. Je montais les trois marches qui me séparaient du patio, son antichambre minuscule, un abri qui

n'est ni le dehors ni le dedans, un passage dérivé préparant l'intérieur. Il faut mériter la maison, on n'y est pas de plain-pied (*idem*: 177-179).

Et un peu plus loin :

Je suis encore dans la pénombre du vestibule, (...) C'est l'intervalle pacifiant entre la maison et la rue, ce vide nécessaire à la distinction de leur essence réciproque, une coulisse avant l'entrée en scène, sans rideau, dont seule la lumière fixe la limite, où je me tiens comme un acteur dans l'imminence de la scène, dans le chuchotement des voix des partenaires maquillés sous les tentures, en attendant l'instant fatidique et joyeux de leur apparition. Je devine la maison qui tourne le dos à la rue, et regarde, absorbée, les bruits du monde tomber dans le patio comme des gouttes. (...) on monte l'escalier avec souplesse, on est au seuil d'un temps qui déjà nous envoûte. Derrière, au-dessus de ma tête, la haute porte épaisse se termine par un vitrail, où l'extérieur et l'intérieur se touchent contre une fragile paroi colorée, un appel d'abat-jour, une cloison de cristal assourdie, une vision quiète (*idem*: 180-181).

Cette opposition entre le dedans et le dehors, apparemment banale de par son évidence, synthétise cependant, au moyen de l'antithèse, la perception problématique de la propre identité, en même temps qu'elle joue un rôle de métonymie par rapport aux deux personnages essentiels du roman -la narratrice et la grand-mère²-, qui revoient, à leur tour, aux deux composantes – l'une refusée, l'autre acceptée par la voix qui réfléchit tout au long du récit- qui les informent : la transcendance, incarnée par le personnage sans faille de la grand-mère ; et l'immanence réaffirmée chez la narratrice après ce dernier séjour tunisien. La comparaison entre deux systèmes référentiels – celui de la terre natale et du pays d'adoption- dont le décalage est constamment mis en relief par la narratrice, constitue en somme la manifestation d'une double exclusion, d'une non-appartenance :

Au lieu de m'entraîner dans les tentations de la foi, les prières de ma grand-mère mettaient en moi des certitudes contraires, quittaient la transcendance et se mêlaient au

² Denise Brahimi consacre un chapitre à l'analyse des traits caractéristiques du personnage de la grand-mère de *L'œil du jour*, considérée, dans cette étude, comme l'un des archétypes familiaux maghrébins (Brahimi, 1995: 28-38).

décor et à la vie de nos conversations, de nos gestes, (...) Sa prière me ramenait au tangible, au tactile. N'opérant pas de jonction avec l'au-delà, elle me permettait de renouer avec les manifestations les plus anodines de la journée, de les rapprocher de moi, lorsque l'habitude en avait émoussé le contact ou l'originalité, de les rafraîchir comme un petit sommeil qui revigore (*idem*: 229-231).

Ce décalage est sans doute l'une des clés de l'interprétation du texte, motif hautement fonctionnel qui transforme la narratrice en voyageuse au premier degré, en observatrice privilégiée devant ces deux mondes qui se croisent devant elle : celui archaïque de la grand-mère et le monde occidentalisé de la jeune femme qui revient à Tunis (Hoyet, 2011: 3) « deux mondes étrangers, extérieurs, lointains, aussi irréels qu'inconcevables l'un pour l'autre » (Béji, 1985: 250). Hélé Béji se distingue de nombreux écrivains du Maghreb par ce regard doublement distant par rapport à sa culture d'accueil comme à sa culture d'origine, ce qui ne fait qu'accentuer son caractère d'étrangère, ce qu'on pourrait appeler sa double étrangeté.

Cette prise de distance, elle l'exprime à merveille au moyen de la construction allégorique qui sert à définir le pays natal regardé depuis l'avion qui le survole, tout en insistant sur le manque d'identification entre la narratrice et la tradition à laquelle elle est censée appartenir. En effet, le « berceau inconnu », la « nourriture avalée trop vite sans mâcher » et le « scaphandre alourdi d'eau » constituent autant d'images de cette « étrangeté étouffée », cette « infirmité » dépossédante qui entrave toute possible filiation par rapport à une origine ressentie comme étrangère :

(...) ce paysage m'échappait comme une étrangeté étouffée, un serpent sur la rocaïlle, et entrait dans le domaine des appartenances évasives qui formaient au-dessus de la conscience l'incurvation d'un berceau inconnu. Au lieu d'offrir au sol natal la grâce d'une vision absolue, omnisciente, de le soulever par la force de mon sentiment patriotique comme une montagne dans la crénelure et la douceur du vent, étendue d'intelligence qui ne ferait qu'une avec la mienne, sur la baie ouverte comme une huître au fond de laquelle surgirait une perle fine, j'étais au contraire frappée d'une infirmité qui me dépossédait de l'adhésion, de la profondeur, c'était à peine finalement un semblant de paysage qui dansait devant mes yeux un peu mous, incrédules. Une magnificence flouée tirait sur ma conscience, du fond immédiat de l'œil, comme un

énorme poisson au bout d'une canne à pêche, agité, tremblotant, un frétillement d'images passées en moi comme une nourriture avalée trop vite sans mâcher, et que je régurgite en vocables inintelligibles d'une prière sèche, décomposée, fausse mystique, incroyance diabolique, vague relent sentimental, échancrure narcissique d'un croissant oriental, ville remontée des profondeurs du souvenir comme un scaphandre alourdi d'eau, dans la distance vague, paresseuse, ensommeillée, nimbée par le coup de pinceau d'un amateur qui laisse passer la vérité, l'essence, la profondeur lumineuse. (Béji, 1985: 67-68).

Il est évident que, tel que le précise Marie-José Hoyet, il n'y a pas de réponse simple à la question de l'appartenance, toujours ambiguë, non plus à celle de l'identité linguistique ou culturelle, nécessairement mouvante pour les écrivains maghrébins qui partagent deux systèmes référentiels différents, voire opposés. Mais, en dépit de la puissance d'attraction des modèles européens qui peut être ressentie comme une aliénation, le recours à la parole, exprimée – paradoxalement - dans la langue de l'autre, offre cependant un espace de libération qui permet l'émergence d'une nouvelle identité, résultat du processus même de l'écriture. « La langue est ma maison », affirme Hélé Béji, assumant par là l'héritage de la langue française, dont elle exploite, avec des réminiscences proustiennes, toutes les ressources pour célébrer son patrimoine culturel. (Hoyet, 2011: 3)

Ce double jeu « identité – étrangéité » est parfaitement synthétisé par l'auteur elle-même au moyen d'une affirmation avec laquelle j'aimerais clore mon intervention : « Rien n'est plus étranger à soi que soi-même » (Béji, 1985a: 22).

Bibliographie :

BEJI, Hélé (1982). *Désenchantement national*. Paris: Maspéro.

BEJI, Hélé (1985). *L'œil du jour*. Paris: Maurice Nadeau.

BEJI, Hélé (1985a). « La langue est ma maison », *La Quinzaine littéraire*, n° 436, pp. 22-23.

- BEKRI, Tahar (1999). *De la littérature tunisienne et maghrébine*. Paris: L'Harmattan.
- BRAHIMI, Denise (1995). *Maghrébines. Portraits littéraires*. Paris: L'Harmattan-Awal.
- DEJEUX, Jean (1994). *La littérature féminine de langue française au Maghreb*. Paris: Karthala.
- HOYET, Marie-José (2011). « Méditerranée / Leila Seibbar, Malika Mokeddem, Maïssa Bey, Fatima Mernissi, Hélé Béji... » [on line]. BabelMed, le site des cultures méditerranéennes [disponible le 05/10/2011] <URL : <http://www.babelmed.net/index.php?c=1334&k=&l=fr&m=>>
- RIBSTEIN, Ada (2008). *Le Jour et la nuit. Le roman comme laboratoire de l'essai dans « L'œil du jour » et « Itinéraire de Paris à Tunis » de Hélé Béji*. Mémoire de Master 2, ENS LSH (Lyon) / Université Paul Valéry (Montpellier) / Faculté des Lettres, Arts et Humanités de la Manouba (Tunis). <URL : <http://www.limag.refer.org/Theses/Ribsteinm2.pdf>>.
- SEGARRA, Marta (1997). *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb*. Paris: L'Harmattan.
- TABONE, Éliane (1986). « Tunisie », in Jean-Louis Joubert, Jacques Lecarme, Éliane Tabone, Bruno Vercier. *Les Littératures francophones depuis 1945*. Paris: Bordas, pp. 219-237.
- TEKO-AGBO, Ambroise (2006). « L'œil du jour », in Ambroise Kom (éd.), *Jalons pour un dictionnaire des œuvres littéraires de langue française des pays du Maghreb*. Paris: L'Harmattan, pp. 260-262.